Le retour d'une littérature annoncée

Gérard Tougas, *Destin littéraire du Québec*, Montréal, Québec / Amérique, 1982, 208 p.

Réjean Beaudoin

Volume 25, Number 4 (148), August 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30519ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1983). Review of [Le retour d'une littérature annoncée / Gérard Tougas, *Destin littéraire du Québec*, Montréal, Québec / Amérique, 1982, 208 p.] *Liberté*, 25(4), 94–99.

3. LE RETOUR D'UNE LITTÉRATURE ANNONCÉE

Gérard Tougas, *Destin littéraire du Québec, Montréal, Québec / Amérique, 1982, 208 p.*

La thèse de Gérard Tougas paraît enthousiaste, mais elle n'est que désabusée. En surface, elle nous prédit le succès et nous concède l'avenir. En profondeur, elle rumine le déclin du grand passé de la France et elle maudit l'envahissement américain de l'inculture. En vertu cependant de l'adage «A quelque chose malheur est bon», elle s'efforce de tirer le meilleur parti d'une conjoncture plutôt contraire et ce parti justement, c'est nous, francophones nord-américains. Notre barbarie sera moins entière que celle qui va triomphant depuis New York, puisque refuse de mourir en nous la bonne souche française, mais étant par ailleurs les vrais enfants du Nouveau Monde d'où souffle sur la planète le vent de la ruine universelle, l'esprit malin pourra nous trouver sur son chemin comme un ultime rempart! La générosité de notre bonne étoile sent un peu fort à mon goût le soufre de la fulmination et du dépôt, pour ne rien dire du divin courroux. Il est un angle assez ouvert par où les prévisions du professeur Tougas s'inscrivent dans le droit fil du bois dont se chauffait la doctrine des pères fondateurs de nos lettres, d'illustre mémoire.

Si je relève le dépit, c'est qu'il est marqué à toutes les pages et pas seulement entre les lignes. Tout d'abord dans la conception de la littérature retenue par M. Tougas. La littérature, note-t-il en substance, n'est pas faite que de valeurs littéraires, loin de là. Il va plus loin encore: ces valeurs elles-mêmes sont quasi négligeables dans la série des facteurs qui font le succès d'un texte ou sa place dans l'histoire littéraire. Son approche adopte en pratique le point de vue de l'institution, structure complexe qui intègre des variantes sociologiques, politiques, économiques et culturelles, toutes dimensions qui, sans exclure forcément la qualité spécifique d'un texte, rendent au moins la définition de cette qualité difficile. Le principe de cette méthode pourrait s'énoncer comme suit: «Les grandes réputations sont faites par les grands pays» (p. 13). La leçon qui nous concerne sert de fil conducteur au travail:

Nous posons ici comme principe cette idée, grosse de conséquences pour les petites littératures et la québécoise en particulier, que c'est illusion pure que de croire que les chefs-d'œuvre s'imposent et que les auteurs se font connaître par on ne sait quelle évidence littéraire. (p. 19)

M. Tougas expose ensuite ce que j'appellerais sa théorie des aires culturelles dominantes. Il s'agit des grandes cultures occidentales ayant leur point de départ en Europe: l'Angleterre, la France, l'Espagne, le Portugal. Chacune de ces grandes cultures porte un complexe institutionnel et historique qui s'inscrit nécessairement en arrière-fond de toute lecture d'une littérature nationale ou régionale. En d'autres termes, les questions relatives à la littérature sont ici insérées dans la série des rapports socio-politiques qui président au développement de ces sources majeures d'influence culturelle. Or les cultures dominantes ne sont telles que par le jeu sous-jacent des puissances politiques qui proposent ou qui imposent leur rayonnement universel. On peut voir dans cette perspective un élargissement maximal de la sociologie littéraire à

l'échelle internationale: aux rapports internes de l'écrivain avec sa société se superposent les rapports extérieurs de son groupe culturel à l'ensemble du monde.

A ce niveau, la francophonie se distingue par certains traits particuliers. Elle reste la seule grande littérature européenne à n'avoir pas connu le renversement de son foyer d'origine du centre vers la périphérie.¹ Hors de l'hexagone, les pays de langue française sont écrasés par la puissance déclinante de Paris et sont loin d'être en mesure de reprendre le flambeau de son prestige intellectuel. Et surtout la France elle-même succombe chaque jour sous les coups du Moloch américain qui achève de saper sa vieille culture pour la remplacer par «la tunique de Nessus yankee» (p. 55). M. Tougas fait grand cas de l'exemple américain lorsqu'il s'agit d'indiquer la solution pour le Québec à l'impasse de la francophonie. Lorsqu'il se penche par contre sur l'impact de la culture américaine en France, le ton change et le modèle qui nous est proposé devient la cause de tous les malheurs.

Au chapitre des relations franco-québécoises, M. Tougas fait montre d'une subtilité excessive pour éviter le constat déplaisant d'un impérialisme de moins en moins discret. Selon lui, la France est très ouverte à la naissance d'une grande littérature francophone hors de son territoire et elle sert de son mieux la réalisation d'un tel dessein qui revient, autant qu'il est prévisible, aux Québécois. Les éditeurs et les libraires français, la presse et les média sont acquis d'avance à la préparation du grand événement. On ne l'entend pas toujours de cette oreille à Montréal. «Pour des raisons d'ordre sentimental et historique, les Français ont leurs préférences» (p. 44),

1. Gérard Tougas a déjà fait le tour de la question dans: *Les Ecrivains d'expression française et la France, Paris, Denoël, 1973. 271 p.*

écrit pudiquement M. Tougas. En clair, la loi des aires culturelles dominantes implique pour la littérature québécoise un emploi très précis dans le monde francophone: l'exotisme, pour l'appeler par son nom. Corollaire: le lecteur français sera allergique à tout ce qui peut de près ou de loin s'apparenter aux préoccupations ou aux courants majeurs de la littérature européenne chez l'écrivain québécois. A cet égard, M. Tougas admet franchement la difficulté, mais sa façon de la tourner a de quoi surprendre: il conseille au Québec d'adopter une double échelle de référence et de distinguer entre les livres destinés au marché domestique et les produits d'exportation. Le point de vue de l'institution ne saurait évidemment dicter d'autre politique. Ce biculturalisme ne ressemble-t-il pas à un certain bilinguisme dont nous sommes passés maîtres dans l'art de faire le procès? En somme, il faut vendre les livres dans la langue du client.

Il faut revenir aux Etats-Unis qui sont le vrai sujet du livre de M. Tougas. Les Américains ont fabriqué leur littérature de toute pièce au moment où ils ont éprouvé collectivement le besoin de confirmer leur présent fabuleux par un héritage culturel distinct de ses racines européennes. Les classiques américains du XIX^e siècle sont de notoriété récente. Longtemps la littérature américaine ne fut qu'une branche mineure de la littérature anglaise. L'institution littéraire a suivi l'ascension de la puissance politique au lendemain de la Première Guerre. Sur le plan de l'écriture, la naissance d'une littérature est d'abord celle d'une langue. Là aussi la création est tributaire d'une grande aventure sociale. L'existence de la littérature américaine tient à l'effacement de la distance qui, en Europe, a toujours séparé la langue populaire de la langue écrite. «La lente transformation de la prose anglaise, dans son habitat américain, s'explique par l'ascension de la classe moyenne» (p. 71). Il s'est donc agi de créer une langue littéraire tirée des habitudes de langage de l'homme moyen, le citoyen démocrati-

que, individu innombrable promu au rang de héros national. Cela s'est fait par un procédé que M. Tougas appelle «la double série métaphorique», ce qui veut dire qu'au stock d'images retenu par la culture écrite dans la langue anglaise, l'écrivain américain ajoute ou même préfère les figures populaires venues de la langue des sports et répandues par les média, «... pour que la piétaille fasse entendre, dans le mouvement de la prose, le bruit de ses pas» (p. 101).

Une révolution linguistique répond ainsi à la révolution accomplie par les treize colonies de 1776.

A plusieurs signes, M. Tougas reconnaît que «le Québec est en passe de devenir une nation littéraire, côtoyant ce futur qui refait le passé à son image» (p. 148). Au nombre des pays francophones, la France exceptée, le Québec est seul à réunir toutes les conditions d'une littérature à vocation universelle: l'infrastructure éditoriale, l'enseignement supérieur, l'enracinement historique et l'affirmation continue d'une société nationale. Vue sous cet angle, la littérature québécoise des vingt dernières années se trouve dans la situation où se trouvait celle des Etats-Unis avant la Deuxième Guerre. Ainsi s'expliqueraient la problématique du joul et toute la production significative depuis deux décennies. Le défi que tentent de relever nos meilleurs prosateurs consiste dans l'invention d'une langue qui se démarquerait du français littéraire tout en conservant ses ressources expressives pour éviter l'écueil du régionalisme dialectal, car le Québec n'a ni la taille ni les moyens des Etats-Unis et ne peut pas imposer comme eux son particularisme au monde entier.

M. Tougas applique aussi sa méthode aux auteurs québécois les plus connus de la période contemporaine. L'épreuve est intéressante, mais les résultats le sont davantage. Réjean Ducharme et Marie-Claire Blais s'en tirent plutôt mal, ayant le défaut d'écrire une langue trop respectueuse des plus hautes performances stylistique du français. Victor-

Lévy Beaulieu échoue pour des raisons exactement contraires, ne confiant à sa plume qu'un lyrisme inspiré du seul parler populaire. Gérard Bessette et surtout Gilbert La Rocque passent haut la main avec la cote d'amour. A vrai dire, les critères du système d'évaluation ne sont pas toujours limpides et les analyses qui mènent au jugement plutôt courtes. Il est difficile de ne pas relever, même sans malice, que l'essayiste réserve la palme au romancier qui se trouve être son éditeur. On veut bien que la valeur littéraire existe rarement à l'état pur, mais on aurait préféré en chercher une démonstration moins immédiate. Des éloges dithyrambiques sont décernés aux artisans de notre industrie du livre, libraires, éditeurs, diffuseurs, pour négliger complètement beaucoup d'écrivains autrement importants que nombre de ceux que l'auteur exécute en trois paragraphes ou dont il fait au contraire les piliers du temple de la deuxième littérature française du monde.

Enfin, M. Tougas ne peut faire moins que d'affirmer que la littérature sera notre seule, mais notre véritable indépendance. Par discrétion sans doute, il ne dit mot de la souveraineté culturelle. En somme, ce livre applique un baume sur le corps écorché de la littérature québécoise. La manière est vigoureuse, comme un traitement de choc. Comme toutes les médecines dures, le patient risque gros: on aimerait mieux que l'intervention ne fût pratiquée qu'in extremis. En serions-nous donc rendus là? Mais comment résister à qui nous veut du bien? Surtout quand on nous assure que le cœur est bon, que tout ira très bien, que l'avenir nous attend. Il est si agréable de se faire prédire une belle carrière. Si de plus on est jeune, qu'on a de l'ambition, du talent et un voisin pour nous servir d'exemple, on embrasse les mains du docteur.

R.B.